

L'esprit du temps **En poche**

KENZABURÔ ÔÉ SOLEIL TOUCHANT

Farouche militant antinucléaire, admirateur de Rabelais et de Céline, le Prix Nobel japonais n'a pourtant rien d'un hâbleur exubérant : il rayonne d'une humilité feutrée. Rencontre. **Par Alexis Liebaert**

DERNIERS LIVRES PARUS de Kenzaburô Ôé
Adieu, mon livre!
traduit du japonais par Jean Jacques Tschudin, ed Philippe Picquier, 474 p, 23 €
L'Écrivain par lui-même,
entretiens avec Ozaki Mariko, traduit du japonais par Corinne Quentin, ed Philippe Picquier, 370 p, 23,50 €

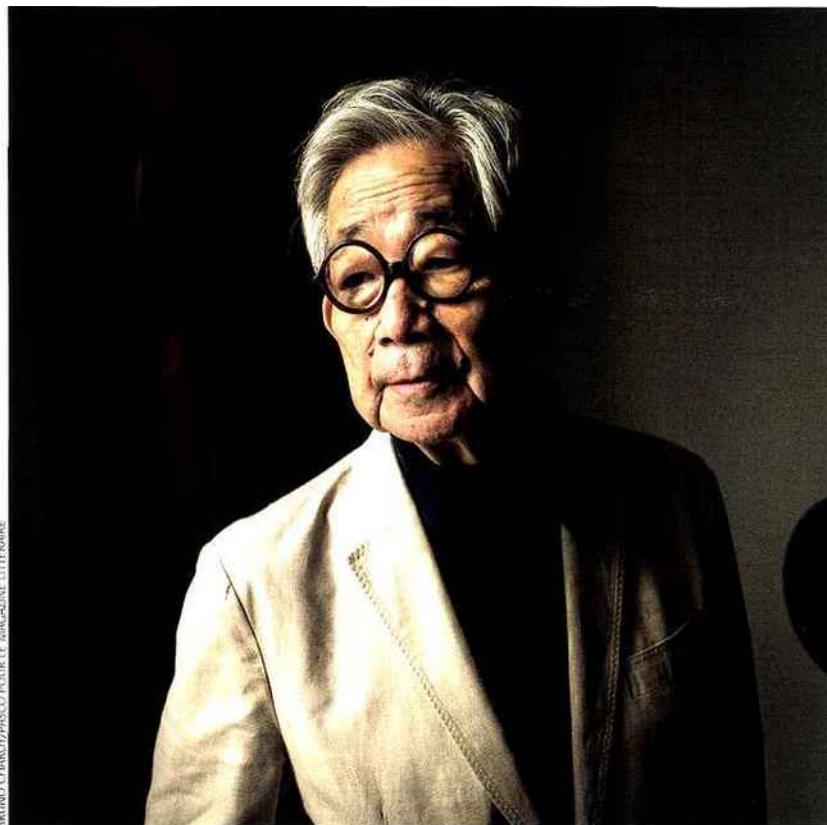
Il appartient à la famille des grands écrivains. Mieux, il est membre de la très enviable confrérie des Prix Nobel de littérature, et ses amis s'appellent (ou s'appelaient) Edward Saïd, Gabriel Garcia Marquez, Wole Soyinka ou Gunter Grass. Assis dans le salon d'un hôtel de Saint-Germain-des-Près, ou il fait escale avant de rejoindre à Lyon les Assises du roman, dont il est l'invité, Kenzaburô Ôé, 80 ans, est fidèle à sa légende : frêle et élégante silhouette, chevelure blanche soignée, et ces inevitables lunettes en forme de hublots qu'il ne quitte jamais tant il est convaincu qu'elles sont indispensables aux grands lecteurs. L'homme est courtois, affable, il répond (très) longuement, multipliant par moments incidentes et flash-backs historiques comme s'il voulait, en vrai Japonais, éluder sans être discourtois un certain nombre de questions. Que d'interrogations suscitent pourtant la vie et l'œuvre de cet enfant de l'île de Shikoku, immense romancier et militant intransigeant des causes qui lui tiennent à cœur et qui lui valurent tout au long de sa vie moult

ennemis, dont un autre géant des lettres, Yukio Mishima. Au premier rang de ces engagements, son irréductible opposition au nucléaire, encore renforcée depuis la catastrophe de Fukushima. Au lendemain de celle-ci, il fit parvenir au Premier ministre nippon une pétition de près de 7 millions de signataires réclamant l'abandon de l'énergie nucléaire. Un combat qui le força à sortir de la tour d'ivoire de l'écrivain, « et c'est une drôle d'impression, croyez-moi, de se trouver soudain sur une tribune, face à cinquante mille personnes, et de devoir prendre la parole ». Anti-nucléaire, mais aussi résolument pacifiste et adversaire acharné des bases américaines installées dans l'archipel, défenseur intransigeant de la Constitution ayant introduit la démocratie dans son pays, l'écrivain est surtout l'un des rares intellectuels japonais à avoir osé marquer ses distances avec l'institution impériale, allant jusqu'à refuser deux décorations accordées par le monarque au lendemain de son prix Nobel. Mais, sur ce sujet brûlant, difficile d'obtenir une réponse de Kenzaburô Ôé. Après avoir souligné

curieusement « Aucun journaliste japonais ne m'a jamais posé la question », il se lance dans un long historique des deux récompenses rejetées et se contente pour toute explication de répéter ce qu'il avait répondu au fonctionnaire lui annonçant qu'il venait d'être distingué : « Je trouve que ça ne me va pas ». Cursif. Quant à savoir si ce double refus valait contestation de l'institution impériale, c'est avec reticence qu'il lâchera après moult circonvolutions un « Bien sûr » définitif, manière de clore le débat.

Tout pour son fils

Au commencement, pourtant, il y avait un petit garçon, élève dans un village montagneux en pleine montée du militarisme japonais, une période où le culte de l'empereur était à son apogée. Mais voilà, si chacun était supposé participer à des exercices patriotiques, le père du gamin s'y refusait par conviction. D'où une relative mise à l'écart de l'enfant, qui présentait de surcroît aux yeux de ses camarades une tare impardonnable : être incapable de lancer correctement une balle de base-ball. « Je ne souffrais



HERINO © ARBOÏT/ARSCO POUR LE MAGAZINE LITTÉRAIRE

pas de cette situation, bien au contraire, cela me permettait de me rendre tout seul dans la forêt et de m'installer dans la cabane que j'avais construite dans un arbre. Je dois avouer qu'il m'arrivait souvent de ne pas aller à l'école pour lire tranquillement sur mon arbre, celui que j'avais choisi entre tous », dit en souriant le vieil homme.

La lecture, donc, et la découverte éblouie du premier livre qui le marquera, *Huckleberry Finn* de Mark Twain. Un écrivain américain, forcément, puisque, « lorsque les Américains ont occupé le Japon, ils ont eu l'idée d'enseigner la démocratie aux Japonais et de développer l'éducation des enfants. Alors, ils ont créé dans les villages des bibliothèques où l'on pouvait emprunter des livres. C'est comme cela que j'ai découvert *Huckleberry Finn* dans une très bonne traduction. Jusque-là je n'avais pas lu d'autres livres que ceux dont mon père avait hérité de son propre père, qui avait été chargé par les autorités d'enseigner la littérature chinoise à un petit groupe de leaders de la région ». Mais le « livre de sa vie »,

celui qui décidera d'une certaine manière de son destin – celui « sans lequel moi-même je n'existerais pas » –, il le découvrira étudiant, chez un bouquiniste. Il s'appelle *Fragments de la Renaissance française*, de Kazuo Watanabe, professeur de littérature française à Tôdai, l'université de Tokyo. Le jeune Ôé y apprendra ce « sens du libre examen » qui lui servira dès lors de boussole. « J'ai mis un an à le lire, et il m'a donné l'envie de me plonger plus avant dans la littérature française. » Et de confier sa fascination pour Céline ou *Gargantua* de Rabelais – ce « grand humaniste m'a appris l'importance d'être humain, de l'ouverture d'esprit, d'être capable d'accepter la pensée de l'autre, même si elle vous dérange ».

Sa thèse sur « L'imagination chez Sartre » achevée, ce sera le temps du roman. Avec *Gibier d'élevage*, clairement influencé par la littérature occidentale contemporaine, avec lequel il remporte, à 23 ans, le prix Akutagawa, il s'installe en enfant terrible des lettres japonaises. Viendra ensuite un choc bouleversant, qu'il racontera dans un roman intitulé *Un cas*

très personnel : la naissance de Hikari, son fils handicapé devenu aujourd'hui compositeur. « Quand cet enfant avec un déficit mental est né, confie-t-il, ma vie a complètement changé. J'ai pris la décision irrévocable de vivre avec lui. Il a maintenant 50 ans, et c'est la personne avec laquelle j'ai passé le plus de temps dans mon existence. Et si on me dit aujourd'hui qu'il y a deux types d'êtres humains, ceux qui partent à l'assaut du monde et ceux qui sont agressés par le monde et doivent l'accepter, alors je dirai que j'appartiens à cette deuxième catégorie. » De fait, la naissance de cet enfant a profondément modifié la vie de l'écrivain. Chaque soir, il se force à travailler jusqu'à minuit pour attendre son fils qui se rend systématiquement aux toilettes à cette heure. Et de veiller, quand il se recouche, à ce que Hikari soit bien bordé afin qu'il n'attrape pas froid. On pourrait ajouter que l'univers littéraire du futur Prix Nobel a lui aussi changé au fur et à mesure que son fils occupait plus de place dans son œuvre : si ses romans restent marqués du sceau de la violence, implicite ou explicite, son intérêt se focalise désormais plus volontiers sur les victimes, des irradiés d'Hiroshima aux exclus de notre société. Une œuvre nourrie par une imagination débordante, passant sans cesse de la truculence aux situations les plus noires, qui restera l'une des plus puissantes descriptions d'un monde déstabilisé par la rencontre avec la modernité et son cortège de vicissitudes. « Non, je ne crois pas à ma postérité, se défend le Prix Nobel, je pense que s'il reste un écrivain japonais du XX^e siècle ce sera Kôbô Abe. Il est celui qui a su, mieux que tout autre, rendre compte de la réalité de cette période. » Comme l'écrivait au XVIII^e siècle Charles Pinot Duclos, auteur des *Considérations sur les mœurs de ce siècle* : « La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire. » ●

Kenzaburô Ôé,
Paris, mai 2015.

À LIRE en poche de Kenzaburô Ôé

Notes de Hiroshima, traduit du japonais par Dominique Palme, éd. Folio, 288 p., 7 €.

Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants, traduit du japonais par René de Ceccatty et Ryôji Nakamura, éd. L'Imaginaire/Gallimard, 238 p., 8,50 €.

Gibier d'élevage, traduit du japonais par Marc Mécréant, éd. Folio, 106 p., 2 €.

Le Jeu du siècle, traduit du japonais par René de Ceccatty et Ryôji Nakamura, éd. Folio, 464 p., 10,20 €.